

N° 10 - 27 DÉCEMBRE 1928

CINÉMONDE

ESTHER
RALSTON



1 fr

**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT



Anny Ondra vous souhaite une bonne année !



Une belle expression de Ernest van Duren et Mary Johnson dans *Attractions*.



(Ci-dessus.) Colette Darfeuil dans *De sept heures à minuit*.

Le ballet d'enfants dans *Cagliostro*.

PHOTOS CINÉMONDE.



Vision historique unique ! Le maréchal Blücher (Otto Gebühr) trinque avec Napoléon (Ch. Vanel).



De haut en bas et à droite. Un bel affichage de *Cinémonde*. Ruth Weyher, Willy Fritsch et Jenny Jugo fêtent le réveillon.

Anita Page et Raquel Torrès prient saint Nicolas de ne pas les oublier dans sa distribution de cadeaux et demandent — les effrontées ! — des bijoux !



Cette scène a été photographiée pendant que l'on tournait à Nice les extérieurs du *"Ruisseau"* que réalise René Hervil. On n'a pas toujours le temps, au cinéma, de déjeuner confortablement : c'est pourquoi ce lunch a été improvisé. Mais ce manque de confortable ne nuit en rien à l'appétit de tous, et la gaité n'y perd pas ses droits. Autour de la "table" on reconnaît, de gauche à droite : M. Fernand Lefebvre, assistant; René Hervil et Louise Lagrange, au milieu des opérateurs.

Un thème peu usité au cinéma

Noël dans les Films



LES deux fêtes les plus populaires et les plus universelles sont certes celles de Noël et du Jour de l'An. Des légendes ou pittoresques ou savoureuses ou émouvantes les justifient ou les enjolivent.

Le folklore et la littérature des différents pays se sont enrichis de toutes ces histoires. Le vingt-cinq décembre et le Premier Janvier ont fourni à beaucoup d'écrivains, et non des moindres, des prétextes à exprimer leur verve ou leur imagination sur un sujet d'avance sympathique au grand public.

Aussi, on s'explique mal pourquoi le cinéma, si pauvre en thèmes originaux, ne s'est presque jamais servi de ceux de ces fêtes pour une réalisation artistique.

En effet, si parfois, pour animer un paysage de neige ou pour justifier le besoin d'une fête, on a invoqué le passage du Bonhomme Noël, et le

réveillon ou le nouvel an, si parfois au cours d'une reconstitution biblique on vit la naissance de l'Enfant Jésus et le défilé des rois mages, on attend encore la grande pastorale filmée, le conte de Noël cinématographique qui renouvèlera le genre et peut fournir aux écrivains un terrain d'expressions visuelles extrêmement intéressantes.

Oui, je sais bien, il y a l'émouvante soirée de Noël de Charlot dans *La Ruée vers l'Or*, le triste réveillon de *La Rue sans joie*, l'étable de Ben-Hur et, par-ci, par-là, dans quelques films américains ou français, des arbres de Noël (!).

Il y a même deux petits films français qui ont puisé directement leur inspiration dans les fêtes : L'un s'intitule *Le Noël du Père Lathuille*, c'est une histoire assez pâle mais touchante; le film de la production couvante, a passé assez inaperçu. L'autre, *Les Etranges à travers les âges* de Pierre Colombier, moitié en dessins animés, moitié en vrai cinéma, était, je crois un « deux cents mètres ».

C'est tout. C'est peu. On aimerait voir une fresque populaire animée, un grand drame sur le bonheur et le malheur se heurtant les nuits de Noël, voir un documentaire sur la façon dont on fête Noël et le Nouvel An dans les différents pays du monde !

A l'heure où tant de metteurs en scène et de scénaristes cherchent des idées, et en trouvent tant qui sont saugrenues ! on peut s'étonner qu'ils n'aient pas encore songé à en puiser dans l'abondante littérature internationale consacrée aux Noëls et aux Jours de l'An, pleine d'images toutes prêtes, noires sur blanches, de symboles faciles prêts à être illustrés.

Aucun art, jusqu'ici, n'a dédaigné Noël : on cite les tableaux, les sculptures, les pièces de théâtre, les morceaux de musique, les romans, les poèmes, même les repas de Noël !

Espérons qu'on pourra l'an prochain en citer aussi les films de Noël. P. L.

(De haut en bas.) Léatrice Joyet et Victor Varconi, dans *L'Ange de Broadway*

Charlie Chaplin, dans *La Ruée vers l'Or*.

Les sœurs Duncan, dans *Top-sy et Eva*.



A qui rêvent les jeunes filles

Jaques Catelain

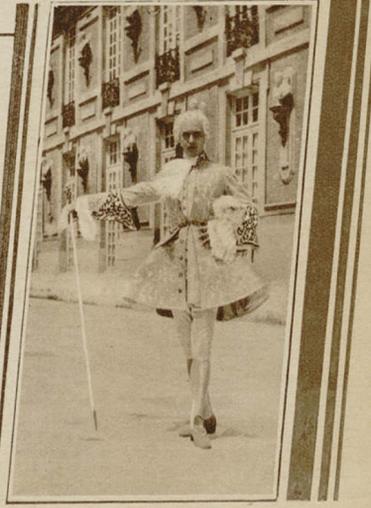
JAQUES CATELAIN est passé par toutes les conditions du jeune premier. C'est assurément l'un de nos meilleurs acteurs de l'écran par sa spontanéité, son élégance, sa vraie jeunesse d'allure et de caractère.

Rêveur et passionné, portant avec autant d'aisance le smoking et la cape, il fut Raoul Vignerte, le jeune poète de *Kanigsmark*, et son rôle nous semble bien à présent la chose la plus intéressante de ce film périmé.

Sur le fond incertain des dunes picardes, l'image du marchand de « plaisirs » est encore présente à nos yeux. Jaques Catelain, vêtu de haillons, y poursuivait son triste destin et son impossible amour. Dans ce rôle, comme dans celui du clown de *La Galerie des Monstres*, le jeune artiste a donné la pleine mesure de son talent. Il avait d'ailleurs conçu et réalisé lui-même ces deux œuvres remarquables et l'on sentait qu'il s'exprimait là totalement, dans un même rêve nostalgique et pitoyable. Ce clown et ce marchand de plaisirs se ressemblaient comme deux frères. Il est curieux de remarquer combien, dans ces films vraiment personnels, le jeu de Jaques Catelain différait de celui auquel il nous avait habitués auparavant. Au lieu des gestes nets, presque durs parfois, un abandon naïf; au lieu de l'élégance, une négligence de mise et de mouvements. Le jeune premier à la volonté sûre est devenu un grand enfant rêveur et misérable. Ces deux films réalisés par Catelain avaient d'ailleurs bien d'autres qualités et nous serions heureux de voir le jeune artiste reprendre parfois la mise en scène.

Des nombreux rôles qu'il créa ensuite, quelques-uns accusèrent ses qualités personnelles; d'autres, au contraire, soit qu'il les ait moins sentis, soit qu'il ait été forcé son jeu, nous révélèrent un artiste un peu conventionnel.

Dans *L'Inhumaine*, de L'Herbier, il fut un savant ultra moderne; dans *Printemps d'amour*, de Léonce Perret, un jeune marquis, précieux et vain à souhait; dans *Panama*, un « type » qui ne manquait pas d'allure. L'un de ses meilleurs rôles reste celui du *Vertige*, de L'Herbier, où il joua notamment les scènes du début (la révolution russe) avec une belle sincérité et un caractère tout à fait personnel. Jaques Catelain vient de réaliser une importante création dans *L'Occident*, d'Henri Fescourt, que les Cinéromans ont présenté au début de cette saison. F.



On verra cette semaine à Paris

●●●●●

L'ÉCOLE DES SIRÈNES

Interprétation de James Hall et Bebe Daniels

Fantaisiste jusqu'au bout d'ongles roses, Bebe Daniels, qui rajouit à chaque film, nous apparaît dans *L'École des Sirènes* sous les traits timides d'une jeune collégienne amoureuse d'un charmant moniteur sportif, mais qui se rend ridicule par son inaptitude au sport, et son acharnement à l'étude des coléoptères.

Mais la collégienne deviendra à force d'énergie une championne de natation. J'ai particulièrement aimé la scène où, ne sachant pas nager plus de dix mètres, elle se lance en mer pour le championnat de fond, est recueillie évanouie par un chalutier, et arrive bonne première à l'île, un peu ahurie d'être fêtée, et croyant avoir réellement tiré sa coupe magistralement. Le visage de Bebe Daniels suit à ce moment-là l'expression de l'effarement le plus complet. Bebe a des gestes bien personnels. Elle nage d'ailleurs dans la perfection et nous donne en fin de film le spectacle d'un « crawl » impressionnant.

Comme ce film est donc gai, varié, coloré, et respire une fraîcheur, une jeunesse qui nous font aimer ces films américains en dépit de leur grande puérilité. ●●●●●

TRENTE JOURS SANS SURSIS

Réalisation de Joseph Henabery

Interprétation de Jack Mulhall, Alice Day, Burr Mac Intosh et Mack Swain

Comédie de mœurs américaines. On y trouve à foison des qualités de gaieté, de mouvement, qui sont l'apanage le plus authentique de ces productions sans grand tapage.

Jerry Maraden, fils d'un riche laitier, se révèle inapte à n'importe quel travail, se fait accuser d'un vol de 150 dollars, puis accepte de faire trente jours de prison sans sursis pour rembourser sa jolie créancière. Vous pensez bien que tout s'arrange. Et même que Jerry s'éprendra de Miss Ruth, et lui apportera, comme cadeau de noces, les actions du Syndicat du Lait Aggloméré qui fut constituée en prison.

C'est ainsi qu'on peut voir, comme une fidèle image des mœurs des businessmen américains, l'entraînement aux affaires de financiers arrêtés pour délits de vitesse, et fondant une entreprise dans leur cellule. C'est de la bonne caricature.

Un trio réjouissant d'acteurs campe un non moins amusant trio de businessmen enragés : Jack Mulhall, au jeu subtil, Burr Mac Intosh, au jeu brutal, et Mack Swain, qui est d'une truculence remarquable.

Et le détail cinématographique est parfait de netteté, de signification et d'enchaînement.

Un très bon film, qu'Alice Day pare spirituellement... ●●●●●

MINUIT PLACE PIGALLE

Réalisation de René Hervil

Interprétation de Nicolas Rimsky et Renée Héribel, Suzy Pierson et François Rozet

Nous avons déjà parlé de ce grand et beau film français. On nous annonce sa sortie. C'est une œuvre dramatique bien construite, étayée sur des faits exacts, et qui exhale le parfum de la vie, de la vie nocturne des grands bars et des boîtes où l'on s'amuse.

Tiré du roman (le meilleur) de Dekobra, le film qui a réalisé Hervil est d'une solide texture, rempli de choses jolies, émouvantes, et pour tout dire constitue une des meilleures réussites de l'art français. Infinitement « spectaculaire », imprégné d'un ton mélancolique, amer, mais ayant le bon goût de rétablir tout cela par une pichette et par un sourire, le film est vraiment traité en profondeur, et ses interprètes sont remarquables, surtout Rimsky qui retrouve sa grande forme dans le rôle de Prosper, le maître d'hôtel nostalgique. ●●●●●

ACTRICE

La vie des brillants papillons de Broadway est ici, décrite avec une manière plaisante et somptueuse. Nous aimons ces détails de la vie des acteurs, et les coulisses nous apparaissent souvent févères et poignantes de vie masquée par la joie factice.

Un bon film américain qui contient de bonnes scènes dramatiques. ●●●●●

PARIS-NEW-YORK-PARIS

Réalisation de Robert Péguy

Interprétation : Colette Darfeuil, Giulio del Torre, Marcel Vibert

Le titre est attractif. Le film l'est moins, beaucoup moins. On peut s'imaginer que le scénario vous conduit dans les airs à la suite de Lindbergh. Hélas ! Le héros de ce film français fait un faux départ, laisse les gens, habitués de bars de nuit, croire à son envol au-dessus de l'Atlantique, et suit jusqu'en montagne une charmante sportive dont il s'éprend mais qui a le tort d'être mariée. Pendant ce temps, on croit l'aviateur noyé. On le pleure. Lui, fille une idylle assez savoureuse, puisqu'elle se déroule sous les regards méfiants du mari. Ici le héros passe aux yeux les plus indulgents pour un greuchon. Il nous redescend à peu près sympathique lorsqu'il abandonne la proie conjugale pour venir à la petite Américaine du début, qui lui pardonne sa gloire usurpée.

Quelques tableaux de bars avec cocktails remués, de mer où il ne se passe rien, de montagne où l'on ne fait pas de sport, d'un bal masqué où l'interprète du rôle principal se costume en « Monsieur Beaucaire » parce qu'il ressemble vaguement à Valentino dont il est le compatriote, composent une mixture dont je n'ai pas apprécié toute la saveur.

À part M. Giulio del Torre, qui tente énergiquement de remplacer l'irremplaçable Rudolph Valentino, et la séduisante et capiteuse Colette Darfeuil, quelques bonnes vues maritimes et le luxe neuf de la fête masquée, je ne vois rien à signaler. Car rien ne se signale. Ce film est une erreur d'un homme de goût. ●●●●●

LA REPRÉSENTANTE

Comédie gaie

Interprétation de Madge Bellamy et James Hall

Encore une œuvre jeune et charmante, et que nous imposent ses deux interprètes si vifs, si juvéniles, et dont la grâce est souveraine : Madge Bellamy, aux beaux yeux noirs, et James Hall.

Ici, Madge Bellamy incarne une représentante de bas de soie, qui s'efforce de placer sa marchandise, et lutte contre la concurrence d'un jeune représentant. Les deux rivaux commerciaux seront amoureux l'un de l'autre, et leur concurrence s'éteindra quand ils s'épouseront, après des péripéties toujours gaies.

Il y a des éléments comiques qui sont excellents et jamais de mauvais goût. Détails basés sur l'observation, et non sur le désir de faire rire à tout prix. Dans cet enchaînement de « gags », Madge Bellamy, qui a un sourire délicieux, se débat avec aisance. ●●●●●

LA FAUTE DE MONIQUE

Réalisation de Maurice Gleize

Interprétation de Sandra Milowanoff, Victor Vina, Bobby Blanc et Rudolph Klein-Rogge

L'exaltation du sentiment maternel a toujours fourni d'excellents sujets de cinéma. Ce roman de Trilby imagine le cas désespéré d'une mère, contrainte par un docteur mafieux, qui tient la vie de l'enfant entre ses doigts, de trahir son propre mari et de livrer des documents précieux.

La faute de Monique lui sera pardonnée plus tard... Mais il y aura des pleurs, de l'émotion, une grève mouvementée, beaucoup d'angoisse.

Trois très bons acteurs : Sandra Milowanoff (une mère exquise de pudeur et de délicatesse) Victor Vina, (un mari débouaillonné, ferme et tendre) et Rudolph Klein-Rogge (docteur espion au masque machiavélique, aux expressions tourmentées) campent les trois principaux personnages avec force et une réaliste sincérité.

La réalisation de Maurice Gleize est mieux qu'adroite. Il sait composer ses tableaux. Et il aime et comprend le paysage dont il nous donne de bien harmonieuses interprétations.

Clair, équilibré, ce film, *La Faute de Monique* fait bien augurer de la renaissance du film français, dans cette formule du film sans prétentions, mais soigné. ●●●●●

De haut en bas :

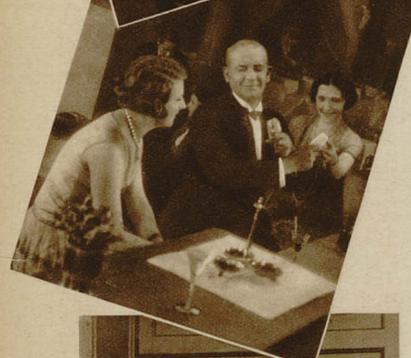
Colette Darfeuil dans *Paris-New-York-Paris*.

Nicolas Rimsky et Renée Héribel dans *Minuit Place Pigalle*.

Trente jours sans sursis ! Jack Mulhall et Alice Day se trouvent dans une curieuse position !

Dans *Actrice*, Norma Shearer porte avec grâce des toilettes aimablement périmées.

Bebe Daniels, sportswoman accomplie, nage... comme une sirène !



Au restaurant du studio

J' eus le plaisir, en septembre dernier, de déjeuner au studio de Neubabelsberg. C'était un joyeux samedi — semaine anglaise et soleil. — *Frederich Zelnik* avait tourné, dans la matinée, plusieurs scènes de *Mon cœur est un jazz-band*. *Joe May*, à côté, faisait avec un beau sourire, pleurer un pauvre petit garçon. Les gosses' achainait à pleurer quand il ne fallait pas et à rester la bouche ouverte quand on tournait. La scène se prolongea, on en oublia l'heure du déjeuner. Quand nous arrivâmes au restaurant, les deux grandes salles étaient au complet, nous nous installâmes en plein air, dans une cour fleurie.

Table de marbre, serviette en papier, mais menu complet et appétissant, très abordable, évidemment. A notre droite, une demi-douzaine de figurants russes, à notre gauche, une petite vedette entourée de trois hommes, parmi lesquels se trouvait un Français. Comme moi, il dévorait les quelques tranches de pain posées sur chaque table; à ce détail, j'aurais reconnu un compatriote.

On me fit boire, dans une grande coupe, de la bière mousseuse et sucrée, ma grimace amusa les journalistes qui m'accompagnaient... La prochaine fois, j'avalerais tout d'un trait, affaire d'habitude!

Notre déjeuner se termina à trois heures passées. Au retour, sur la route de Berlin, nous croisés *Puffy*, le confortable *Puffy*!

Mardi dernier, ayant envie de passer une heure dans l'atmosphère des lampes à arc, et d'entendre *Fescourt*, l'excellent metteur en scène, crier de sa voix autoritaire: « Ne bougez plus: on tourne », je décidai d'aller déjeuner au restaurant du Studio de Billancourt. J'arrivai à une heure moins le quart, mais la salle à manger était encore vide. Le grand studio silencieux, plein d'ombre, m'impressionna. Mais comme j'étais, à l'aventure, j'entendis, venant du fond du petit studio, le fameux: « Ne bougez plus: on va tourner! ».

Fescourt était là, il s'agitait, il expliquait, il approuvait. On tournait une scène de *Monte-Cristo*. Pas de figurants ce matin-là: peu de monde.

Henri Debain était sur la sellette, il recommença plusieurs fois, admirablement maquillé, un premier plan plein d'expressions. Il devait



POUR SE RENDRE AU STUDIO Le parapluie dernier cri à Hollywood! Il est double, et la miniature du sommet sert à recueillir l'eau du grand parapluie lorsqu'on le ferme. Et c'est la gracieuse Raquel Torrès qui en lance la mode.



Les studios des Cinéromans à Joinville ont remarquablement installé le restaurant des artistes, des figurants et du personnel. La cuisine est bonne et l'on y déjeune rapidement mais galement avant de retourner sur le "plateau".

être triste, amer, écoeuré et il l'était, mais, entre chaque prise de vue, il relevait la tête, souriait et chantait une vieille chanson, — il en connaît des centaines, paraît-il...

1 h. 10: à table! Comme l'on est! maquillé, travesti. La salle y gagne en pittoresque. *Gaston Modot* soumet à la perspicacité de ses camarades un rébus très compliqué. *Fescourt* et la jolie *Jeanne Helbling*, en visite, évoquent des souvenirs « d'extérieurs ». Deux tables plus loin, *Tamara Stezenko*, Russe jusqu'aux bouts des ongles, discourt en faisant des grands gestes...

Le filet de porc aux macaronis a succédé aux coquilles Saint-Jacques. La cuisine est bonne, le service impeccable et l'atmosphère sympathique... il y a bien des restaurants à la mode dont on ne peut pas en dire autant...

Il m'aurait amusé de déjeuner au Studio des Cinéromans, au milieu de beaucoup, beaucoup de figurants portant tous les costumes, parlant toutes les langues... mais il faut, pour y pénétrer, une autorisation écrite. Complication regrettable, je voudrais bien m'y remettre, mais je n'ai pas le temps: la vie est si courte!

Raymonde LATOUR.

En potinant avec nos lecteurs

HÉLÈNE FREIT. — Merci pour vos aimables remarques et de l'intérêt que vous portez à *Cinémonde*. Soyez certaine que nous apporterons toutes les améliorations nécessaires.

MICHEL STROGOFF. — 1° Ivan Mosjoukine est actuellement en Allemagne. Il vient de tourner dans *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, et termine actuellement un film pour la Sofar ayant pour titre *Le Courrier du Tsar* et dans lequel Carmen Boni est sa principale partenaire. 2° Nous publierons prochainement un article sur cet excellent artiste.

L'HOMME A LA CLEF. — Vous aimez les films policiers, votre pseudonyme le prouve. Il existe encore une version complète des *Mystères de New York*. Peut-être rééditera-t-on ce film un jour. Pearl White et Creighton Hale en étaient les principaux interprètes.

MIRELLE. — Avons transmis votre lettre à Jaque Catelein qui en a été très touché. Vous reverrez votre favori dans *Le Vocation* qu'il vient de terminer sous la direction de Jean Bertin et d'André Tinchant. Oui, Raymond-Guérin Catelein est bien son frère.

LOUIS ASSALDA. — Nous notons que vous désirez correspondre avec un autre lecteur de *Cinémonde* avec qui vous échangerez des idées cinématographiques. Mais veuillez pour cela nous communiquer votre adresse complète.

SAN FRANCISCO. — Méfiez-vous de cette école de cinéma. La plupart de ces officines sont dirigées par des escrocs. La meilleure école c'est le studio, c'est là, faisant de la figuration que vous avez le plus de chance de réussir.

ROBIN DES BOIS. — La mise en scène de ce film qu'interprétait Douglas Fairbanks était de Allan DWAN; *L'âge de la Chevalerie*, qu'interprétait avec humour Wallace Berry était en quelque sorte la suite de ce film de chevalerie.

CINÉ D'ABORD. — 1° Pierrette c'était Pierrette Madd qui fut l'inoubliable Madame Bonacieux dans *Les Trois Mousquetaires*. 2° *Napoléon* d'Abel Gance, se termine à la campagne d'Italie. La fin de *Napoléon*, *La Chute de l'aigle*, sera réalisée par Lupu Pick d'après un scénario

d'Abel Gance. Werner Krauss, Philippe Heriart et Georges Péclet en seront les principaux interprètes. G. THORRY. — N'envoyez qu'une seule liste, c'est suffisant.

SIMONAI. — C'est exact. Anna May Wong est chinoise. Communiquez-nous des documents sur elle. Nous les étudierons avec plaisir et peut-être les publierons-nous. Si vous avez des détails sur la situation actuelle du cinéma en Chine, *Cinémonde* sera enchanté de les publier. Nous attendons de vos nouvelles.

PAUVRE ZIZI. — Pour écrire à Mistinguett vous n'avez qu'à lui écrire au Moulin-Rouge. L'administration de ce théâtre lui fera suivre.

ADMIRATEUR DE LINDBERGH. — Non, votre héros n'a pas accepté de faire du cinéma, et certes ce ne sont pas les propositions qui ont dû lui manquer.

M^e PIN-JURA. — Votre enfant est très gentil, mais croyez-vous qu'il puisse réussir au cinéma. Il ne suffit pas d'être beau. Il faut avoir du tempérament. De plus, chez nous, les rôles d'enfants sont très limités, ce n'est pas comme en Amérique. Voyez Bout-de-Zan, Bouboule, la petite Régine Dumion on n'en entend plus parler aujourd'hui.

SEPTIÈME. — *Ben-Hur* a été en partie tourné en Italie, notamment le combat naval qui fut reconstitué au large de Livourne. La course de chars a été réalisée à Hollywood.

GÉRARD MIX. — Le dessin animé est une invention française. C'est Emile Cohl qui l'a découvert. Les Américains s'en étant emparé ont su en tirer un meilleur parti que nous. Vous verrez en fait de dessins animés français *Zig, Puce et Alfred* d'après Alain Saint-Ogan.

CALABRAIS. — Le cinéma italien est pour ainsi dire inexistant. Seules existaient comme firmes importantes *La Luce* qui est dirigée par le gouvernement et *La Pittalugo*. Mussolini a fait beaucoup pour relever l'industrie cinématographique italienne et vient de conclure une entente avec la société française L'Union latine cinématographique, pour réaliser un film franco-italien: *Renaissance*, d'après un scénario de Jean-José-Frappa. L'HOMME AU SUNLIGHT.

Souvenirs amusants de nos metteurs en scène

LA VACHE PHOTOGÉNIQUE ET LE PETIT PATRE DE M. HENRI FESCOURT

Le vétéran du cinéma, Henri Fescourt, qui en est demeuré un des plus brillants metteurs en scène, ne pouvait manquer d'avoir, au cours de sa carrière, amassé de nombreux souvenirs amusants.

Le réalisateur des *Misérables*, de *La Glu* et, tout dernièrement, de *L'Orient*, à qui nous posons notre question nous répond:

« Le plus tenace de mes souvenirs cinématographiques remonte à mes tout débuts: à la fin de l'année 1913, je pénétrai pour la première fois dans un studio et j'aperçus, non sans surprise, plusieurs personnes s'attachant en vain à étendre... une vache sur un lit à deux places! »

« Un jeune homme sympathique qui s'impatientait beaucoup, je suis plus tard que c'était le metteur en scène, d'allure décidée et intelligente, intervint brusquement et déclara:

— « C'est pourtant bien simple! »
« Sur ses indications brèves et compétentes, l'animal fut, en un tournemain, couché sur le lit recouvert de draps et d'édredon.

« On place sur sa tête entre les cornes un petit bonnet de dentelle et puis l'on dit:

— « On va tourner! »

Et on tourne... et Henri Fescourt ajoute:

« Cette prise de vue d'une scène directement conçue pour l'écran constitue l'intéressant premier contact que j'ai eu avec le monde cinématographique... »

« Comme nous sortions d'interroger M. Henri Fescourt, le hasard nous mit en présence d'une de ses anciennes interprètes qui nous livra, elle aussi, un souvenir concernant ce metteur en scène:

« Cette histoire, nous dit notre interlocutrice, se place quelque temps après celle que vous a contée M. Fescourt.

« Sédult, peut-être à la suite de cette aventure, par les beautés du septième art » qui n'en était pas un alors », M. Fescourt avait donc embrassé la carrière qui devait le conduire à la popularité.

« Il nous faisait tourner une comédie dans un des seuls studios alors existants: chez Gaumont.

« Il se trouvait qu'on avait mis à notre disposition un seul décor représentant un petit boudoir meublé de quelques meubles, entre autres, un guéridon.

« Sur ce guéridon, un machiniste facétieux posait tous les jours un petit plâtre représentant un père italien sifflant dans un roseau.

« Ce plâtre, d'ailleurs horrible, avait le don d'exciter la colère de M. Fescourt qui, chaque fois qu'il le voyait, s'arrêtait de tourner, le faisait enlever et recommençait la scène.

« Il me souvient qu'un jour nous avions déjà tourné assez longtemps quand, soudain, Fescourt vit son ennemi inanimé; alors la fureur l'étrangla, il se précipita dessus, le prit dans les mains et le cassa en s'écriant avec un irrésistible accent marseillais:

— « Tenez, le jeune homme avé la flûte, voyez ce que j'en fais! »

« Ce jour-là, nous ne jouâmes pas plus avant tellement le fou-rire nous rendait tous malades. »



Le Cinéma a fait une nouvelle adepte dans le monde du Chant. Après Nina Kochitz, Lina Cavallieri, Géraldine Farrar, voici la belle M^{lle} Talazac qui aborde l'écran. Elle vient de créer, sous la direction de Gaston Ravel, le rôle de Marceline, dans *Figaro*. PHOTO ROGER FORSTER

UN JOUR, M. GASTON RAVEL FUT ACTEUR...

M. Gaston Ravel termine, sous le soleil de Nice, la prise de vue du *Mariage de Figaro*.

Ce metteur en scène heureux nous affirme qu'il n'a pas d'histoire:

« Je ne vois rien qui puisse, nous dit-il, dans mon passé de réalisateur, sortir des menus incidents inhérents à chaque prise de vue.

Puis, soudain, il se rappelle:

« Ah! si, une chose amusante: c'est avant la guerre, j'étais parti pour Ragais tourner une comédie dramatique. Une amie, la grande Polaïre, avait mis à ma disposition la villa qu'elle possédait là-bas.

« Nous étions installés sur la terrasse. J'avais convoqué pour jouer une scène d'amour avec Suzanne Munt un acteur qui, au dernier moment, me fit faux bond.

« Inutile de vous dire qu'au moment dont je vous parle une perte de temps eût été désastreuse et qu'il était impossible de remettre une prise de vue au lendemain.

« Je me décidai donc à le remplacer et on me vit serrer cette pauvre Suzanne Munt, qui n'en pouvait mais, dans mes bras.

« Je n'ajoute pas que cette interprétation n'eût jamais de suite car, je vous le confie, mais ne le répétez pas, je ne suis pas photogénique... »

JACQUES GRISSAC.



M. Gaston Ravel, serrant la pauvre Suzanne Munt.



M. Henri Fescourt PHOTO G.-L. MANUEL FRÈRES

docteurs en herbe



Pierrette Houyez, une des plus charmantes interprètes de Visages d'Enfants.

TOUJOURS les enfants ont obtenu de gros succès dans les spectacles. Qu'on se rappelle, dans *L'Oiseau Bleu* de Mæterlinck, le tableau de l'avenir qui n'est joué que par des petits, et l'émotion qu'il soulève dans la salle.

Mais c'est au cinéma que les gosses ont fait les meilleures choses, parce qu'ils y sont naturels, comme de petits animaux laissés en liberté. Quelle joie pour eux de pouvoir faire de mauvaises blagues, de pouvoir casser les carreaux sans crainte du châtiement.

Ces petits Chinois s'apprennent à jouer un mauvais tour... C'est une scène de *Shame*, film de la Fox, sur un scénario de Emmett Flynn.



Dans *Le Kid*, quel plaisir devait avoir le petit Jackie Coogan à se moquer du policeman, lorsque Charlot était vitrier, et qu'il brisait les vitres pour lui donner du travail. Quelle joie ! et si le policeman l'attrapait, il savait bien que c'était pour la frime.

Le naturel des enfants n'est pas, à

l'écran, faussé comme il l'est à la scène. Il n'est pas influencé directement par le public. La pointe de « cabotinage » qui existe chez tous les gosses, et qui fait leur charme, n'est pas transformée en un affreux défaut. Elle reste pleine de la grâce de la naïveté. Ils ne cherchent point à se faire remarquer, ils cherchent à plaire.

Nous avons vu Jackie Coogan récemment dans un grand music-hall parisien, et chacun avait peur d'être déçu. Eh bien ! Jackie, grandi devant l'écran, avait gardé toute la fraîcheur de ses six ans. Un petit acteur de théâtre, avec la même célébrité, aurait sans doute « posé » terriblement.

Les enfants plaisent, parce qu'ils émeuvent chez le public par la candeur. Au même titre d'ailleurs que les

petits animaux. Écoutez, dans une salle, le murmure attendri que font les dames sensibles à l'apparition sur l'écran d'un gosse, ou d'un petit chien. Ce procédé — c'en est un — est d'ailleurs antérieur au cinéma : les écrivains populaires l'ont maintes fois employé : voyez *Les Deux Gosses*.

Heureux les parents dont la progéniture est photogénique. De soutiens de famille, ils deviennent managers, et leur rôle se borne désormais à fumer de gros cigares en de somptueuses voitures et à signer — le travail n'est pas grand, car les contrats sont longs — les engagements de leur enfant prodige.

Et, quand la nature a parachevé son œuvre, quand le petit est devenu un homme, s'ils ont été sérieux, leur fortune est faite à tous. En arrivant à l'âge d'homme, on peut être un homme arrivé...

Et les vieux parents n'ont plus qu'à se laisser tranquillement vivre, pendant que le jeune homme peut dilapider son bien. Au moins, ils n'auront pas le droit de le lui reprocher !

Julius HANDFORD.

Ci-dessus, George K. Arthur, dans *Mon Bébé*, a un partenaire plein de jeunesse !

A droite, Joan Darling est l'héroïne principale de *Hal Roach* et *Our Gang* films M. G. M.



Au-dessus, Norma Talmadge dans *Kiki* est secondée par un petit partenaire qui tient son rôle avec beaucoup de naturel.

A droite, le petit Jean Mercanton — qui a de qui tenir pour aimer le cinéma ! — s'est montré jeune acteur plein de talent dans *Le Passager*.



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

Une minute avec...

CARRETERO MAURICE GLEIZE

l'auteur de La Venenosa

le réalisateur de Tu m'appartiens



PARMI les écrivains espagnols, José María Carretero est certainement à l'heure actuelle l'un de ceux qui connaissent en son pays le plus grand succès. Non hostile au cinéma, il a d'ailleurs le privilège d'avoir successivement vu adapter à l'écran plusieurs de ses romans. C'est ainsi que Donatien a réalisé *La Sin Ventura*, roman très émouvant qui-fit couler bien des larmes; Hugon adapta *La Réponse du Destin*; Jaque Lux se prépare à mettre en scène *La Bien Pagada*; Mosjoukine s'est réservé *La Femme d'un Jour*. Et Roger Lion ne vient-il pas de transcrire dans le langage cinématographique *El Caballero Audaz* que nous appelons *La Venenosa*. Il était intéressant de savoir ce qu'un auteur qui voisine si souvent avec le septième art pouvait en penser.

J.-M. Carretero nous déclare :
« Je dois avouer que j'aime beaucoup les films américains, non pour les scénarios qui sont le plus souvent enfantins, mais pour la technique qui est toujours superbe. En France, on produit beaucoup de films très intéressants, dont la psychologie est supérieure. Quant à l'Espagne, tous les gens ont le tempérament artistique, donc s'intéressent au cinéma, mais jusqu'à présent comme il n'existe ni studios, ni sociétés d'éditions, la production n'est pas encore affirmative.

— Que pensez-vous du film parlant ?
— Je ne crois pas à son avenir, la voix ne s'harmonise presque jamais avec l'image cinématographique qui est plus flou, plus vaporeuse que le langage. D'ailleurs, la douleur n'est-elle pas mieux muette; le silence redouble le pathétique; l'émotion intérieure s'épanouit d'autant mieux que ne fleurit pas autour un insupportable bavardage. Je ne crois pas qu'il y ait concordance entre la conversation et le mouvement.

— Le Film Sonore ?
— C'est tout autre chose. Je crois qu'il atteindra une puissance évocatrice qu'il n'a pas encore, mais comme on fait mieux de jour en jour, je suis sûr qu'avant peu on nous donnera des films sonores absolument parfaits : mon roman *Mi Marido* qui va être adapté par un metteur en scène dont je ne puis encore vous donner le nom, prendra toute son ampleur avec les synchronisations : bruit du vent, rythme de la mer, bruissement des feuilles, jaillissement des sources et chants. Comme Raquel Meller sera l'interprète principale, imaginez ce que ses chansons, se déroulant avec la pellicule donneront en évocation et en puissance. Vous vous étonnez peut-être que Raquel Meller soit encore la vedette de *Mi Marido*, mais je trouve qu'elle a su rendre d'une façon parfaite, dans *La Venenosa*, le personnage si complexe d'une femme accablée par le sort. Je ne vous céderai pas, c'est l'artiste qui me semble idéale, elle se livre dans son jeu corps et âme.

« Je ferai une critique assez importante à la « critique », elle ne soutient pas assez les films français; elle ne les encourage pas; vous êtes trop tentés de donner votre faveur à la production étrangère. Il faudrait que votre critique ait plus de douceur pour les œuvres qui sont nées chez vous. Comment voulez-vous les imposer outre-frontières si vous n'y croyez pas vous-même ?

« L'œuvre littéraire ne doit-elle pas subir une modification des parties de son adaptation ? Si, car bien entendu il faut faire des concessions au public. A ce sujet, une anecdote. Dans *La Venenosa*, il y a un prince hindou alors que, dans ma nouvelle, il va un prince russe que des révolutionnaires assassinent le soir à la sortie de l'Opéra; de même j'avais fait de Luis de Séville un véritable escarpe qui tirait sur les agents, la foule, et se tuait à la fin d'un coup de revolver. Roger Lion a été obligé de transformer mon prince russe en prince hindou et de faire d'un apache, le plus doux des amoureux. Ceci prouve, et je le crois, que le cinéma et la littérature ne doivent pas se pénétrer de point en point; le septième art profite de l'idée littéraire, la transforme, la pétrit, l'amalgame, le but n'est-il pas avant tout de faire de belles images? Belles images, belles phrases, n'est-ce pas sur un autre plan deux lignes qui se rejoignent dans l'idéal. » Pierre HEUZÉ.

FAUBOURG du Temple, rue de Belleville, rue de la Villette; et nous voilà devant les studios Gaumont. Il est 10 heures; nous entrons et avalons le raidillon que termine la grande porte derrière laquelle « on tourne ». Nous pénétrons alors dans l'immense studio. Un apparent désordre paraît régner dans ce hall où sont posés çà et là des rampes lumineuses, des « sunlights » et des portants. Un réseau électrique



Camille Bert.

ses innombrables fils sur les murs; au fond, un violent éclairage nous attire; des appareils de prises de vues sont braqués sur un boudoir lamé argent, style avant-garde. Un groupe à côté des « caméras ». Quelqu'un se détache, c'est Maurice Gleize, qui nous reçoit très aimablement, notre tâche est d'autant plus facile qu'un numéro de *Cinémonde* est sur la table.

— Vous voyez, nous dit-il, que nous ne chômons pas; ici, le dernier décor de *Tu m'appartiens*, commencé il y a un peu plus de deux mois et que je compte finir pour la fin du mois, bien qu'il me reste quelques extérieurs à tourner.

— Etes-vous satisfait de la marche de votre travail et de l'interprétation des artistes ?
— Tout a été parfait et *Tu m'appartiens* sera un succès pour le cinéma français, qui fait depuis quelque temps de réels progrès, tant au point de vue film que réalisation. Le sujet, peu complexe, tient cependant en haleine. Chacun sait ce qu'est la prescription, elle est l'idée initiale du film. Un condamné a échappé sept mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf jours à la police, dans vingt-quatre heures il sera oublié de la justice. C'est vous dire que l'intri-

gue, qui doit se dérouler dans ce laps de temps ne manquera pas de mouvement. En vingt-quatre heures, un jour et une nuit, bien des événements peuvent se dérouler...

La distribution impeccable réunit : Francesca Bertini (Gisèle); Suzy Vernon (M^{me} Laussade); Victor Vina (Daburon); Klein-Rogge (Laussade, ex-Burat); Camille Bert (Forçat 36232); Léonce Cargue (Un policier); Alexandre (Goume); Mario Nastasio (Le marchand d'oranges).

Opérateur, Willy. — Décorateur, René Renoux. — Régisseur général, Robert Guilbert.

Tous ces artistes de talent qui sont remplis de bonne volonté m'ont aidé, beaucoup aidé.

— A Marseille, nous avons tourné pas mal de choses, et les scènes du port et des infectes rues adjacentes sont d'un réalisme frappant.

— Nous ne voulons pas abuser de vos instants que nous savons précieux. Une dernière question. Quelle impression avez-vous de *Cinémonde* ?

— Tous mes vœux de bonne réussite l'accompagnent et je lui prédis un succès mérité, car il paraît vouloir adopter une formule heureuse en joignant à des articles sincères une photographie en tous points excellente.

Après un shake hand, nous quittons l'aimable Maurice Gleize, en pensant que la race des metteurs en scène inscrites et maussades avait disparu.

André BERGAUD.



A gauche : Francesca Bertini répète la scène qui se déroule dans un boudoir brésilien. PH. CINÉMONDE



Au-dessous : Klein-Rogge, le grand artiste, « s'explique » avec Francesca Bertini.



PHOTO STUDIO LORELLE

LA MODE ET L'ÉCRAN

La photogénie, c'est pas seulement une question d'expression; les traits, les gestes, les attitudes jouent à l'écran un rôle considérable. Être photogénique c'est aussi faire preuve d'intelligence, car une véritable artiste doit savoir « poser » en restant naturelle. Cela ne s'apprend pas; il y a des vedettes qui sont uniquement belles à l'écran; mais c'est insuffisant, car on se lasse rapidement d'une beauté froide dénuée d'animation. Voyez aussi en photographie... la plupart des mannequins des maisons de couture sont de jolies femmes grandes, minces,

ayant la « silhouette mode ». Eh bien! combien en voyons-nous dans les journaux qui sachent vraiment poser devant l'objectif? Tel mannequin que j'admire dans le salon de la maison de couture présentant une robe avec chic est sur le journal tout simplement épouvantable; pourquoi? Parce qu'elle ne possède pas la science de la pose, parce qu'elle manque de naturel, parce que son pied est laid ou bête, qu'elle garde sur la physionomie un sourire figé. Ainsi la femme perd tout son charme et la robe n'y gagne rien non plus, évidemment.

Il y a aussi des robes qui sont photogéniques et d'autres au contraire qui ont besoin d'être animées, de « vivre » en quelque sorte, pour conserver la belle ligne conçue par la créatrice. En photo, un godet, un pli peuvent grossir et abîmer une silhouette. Certaines teintes vives deviennent sur l'épreuve photographique sombres, noires et, de ce fait n'ont plus le même aspect. A l'écran, c'est un peu la même chose, il y a des artistes jolies et intelligentes qui sont parfaites en gros plans et qui deviennent mauvaises dans les scènes jouées; je pense que c'est là, de leur part, un défaut d'assimilation et, disons-le, un manque de chic.

En tout cas, un conseil: ne dites jamais à un artiste de cinéma en croyant lui être agréable: « Vous êtes infiniment mieux dans la vie qu'à l'écran », vous lui feriez un gros chagrin et il est très possible qu'elle vous en garde une rançune éternelle.

CADY.

M. Ett à Attichy (Oise). — Rassurez-vous, il n'est pas question de porter les cheveux longs, la coupe seule en sera transformée.

(De haut en bas.) Florence Gray porte un bérêt pailleté jais avec noué de feutre et anneau jais. Création Juliette Fontenay.

Juliette Fontenay a composé pour Florence Gray ce feutre noir garni incrustation, feuille travaillée paille et feutre.

Renée Héribel porte une robe de velours noir garnie renard gris Drecoll.

C'est une robe de dentelle exécutée par Louise Boulanger pour Mary Glory.





Clara Bow, dans la piscine de son "home", Dolorès Brinkman, prête à manier le mallet de polo, Miss Joan Marquis, faisant exécuter le "pas de l'oise" à son fiancé ont bien, comme Francis Lee, l'air de s'offrir la tête du vieux monde...

NE vous effrayez point. Une découverte technique sensationnelle ne se cache pas derrière ce mot nouveau. Ce n'est pas un terme à ajouter au jargon du cinéma mais une simple épithète, nettement caractérisée par ce qu'elle désigne.

« Flapper », cela englobe une catégorie de velettes américaines, répondant à un type assez semblable à celui que nous entendons par « jeune fille moderne » — mais qui reste toutefois spécifiquement améri-

LES Flappers

caïn — Le terme fut employé pour la première fois par un jeune auteur d'outre Atlantique : Scott Fitzgerald (auteur de *Gatsby le Magnifique*) dans l'un de ses récents ouvrages : *The Side of Paradise*. La jeune héroïne de ce roman, une certaine Zelda, y est qualifiée de « Flapper ».

Flapper... c'est la synthèse en un mot de tout ce que peut être la jeune fille américaine d'aujourd'hui, de tout ce qu'est en réalité cette Zelda en question.

Plus encore qu'un type particulier, c'est une génération dite « d'après guerre », où l'esprit évolue, prend des apparences plus libres, plus franches, et s'épanouit dans une « façon » entrée dans les mœurs du jour.

La jeune fille d'hier, tenue en laisse par les conventions sociales, les craintes, les appréhensions, éduquée au convent, emprisonnée derrière les volets clos de la morale, clouée au clavecin, emmitouflée de recommandations et de regards jaloux, aménagée de précautions, petite oie blanche, enfin, tout d'un coup est sortie de sa gangue. L'air libre est entré dans sa chambre, le soleil aussi. Et l'oiseau s'est envolé.

Alors on s'aperçut qu'il savait fort bien voler de ses propres ailes... Et c'est ainsi que, succédant à l'oie blanche, le Flapper naquit.

Si, par opposition au « jeune premier », on dit de l'héroïne de toutes les amours heureuses ou malheureuses « jeune première », celle-ci laisse entrevoir deux types bien différents.

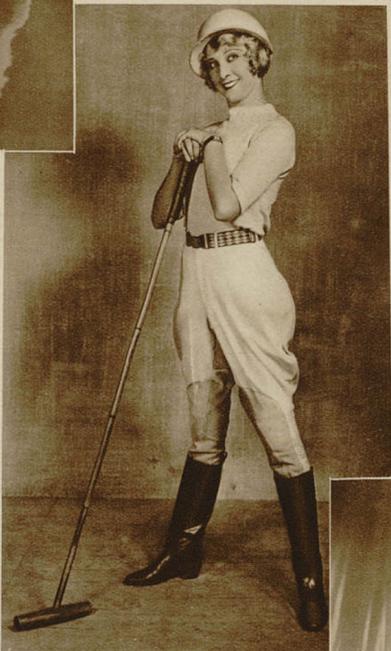
D'une part, l'héroïne sentimentale, tendre et romantique, brillant d'amour à la manière d'autrefois, avec un chaste regard clos par des paupières oblongues : Roxane, Roxelane, Sybil Vene, voire Lucrèce...

Et d'autre part, cette jeune écervelée moderne, courant les clubs, flirtant à son gré, pilotant une Hispano à défaut d'un avion, courant du charleston au five o'clock, du jazz à l'Université, faisant mille tours pendables, tout en gardant cette fraîcheur que je qualifierais de « virginal » si je n'apercevais au coin de la page le démon « cliché » avec son rire moqueur.

Flappers donc. Restons-en là pour aujourd'hui et voyons celles que désormais nous pourrions qualifier ainsi.

Tout d'abord Clara Bow. Celle-là, sans aucun doute. Elle est — dit précisément Scott Fitzgerald — « la quintessence de ce que le mot « Flapper » peut avoir de signification ». Délicieuse, naïvement impudique, parfaitement sûre d'elle-même, avec un petit air effronté et crâne. Semblant ingénue et quelquefois candide derrière un clin d'œil malicieux comme pas un. Espiègle par-dessus le marché, voire insupportable quand cela lui plait, elle est le prototype du genre.

Immédiatement après, sur la palette des flappers, je placerais Laura la Plante, Laura la blonde, Laura la divine. Blonde comme ses paupières, blonde comme son sourire. Je dirai un jour la blondeur de ses films, la blondeur de ses gestes. Chatte amoureuse de ses griffes, toujours prête à faire chavirer les cœurs sur la plaine océane,



douce autant que cruelle, je vois derrière elle comme une fille blonde, la comédienne. Animal moiré et changeant, caméléon sentimental, tendre edelweiss, toffee aimable, elle cache l'amour et l'ironie dans les replis subtils de son caprice.

Tout ce que ce mot stupide : « la féminité » peut avoir d'intelligent, son regard couleur de champagne le révèle par la magie plaquée aux ombres de l'écran.

Flappers aussi, Philly's Haver, négligemment douceâtre et voluptueuse, petite chèvre béante au carrefour des nuits, et Constance Talmadge, cette mousse de Palmolive.

Voulez-vous un zeste de citron? — Voici Colleen Moore et son col de mousseline encore chaud d'un dernier coup de fer. Etudiante libertine, elle se moque du papa millionnaire, de la fifth avenue, de la Packard, et bat la mesure au son du jazz. Elle démolit le court de tennis de son dernier flirt quand il gagne et siffle la « Rhapsodie en bleu » de Gershwin — Elle-même mise en musique.

En voulez-vous encore? Je citerai pour mémoire Joan Crawford au corps souple, intrigante et compliquée, ingénue des boîtes de nuit, demi-vierge, selon le mot cher à Marcel Prévost, assez « sophistiquée », comme l'on dit depuis que ce mot anglo-saxon est entré dans le vocabulaire parisien.

Enfin les voici toutes qui arrivent avec leur bagage particulier, leur charme personnel, leur ironie trépidante, amusantes ou insupportables selon les jours, et qui s'alignent sous ma plume en attendant leur tour.

Voici l'insouciance Louise Brooks, petite bouche sucrée qui se promena dans bien des films de Menjou avant d'échouer sous le regard de Mac Lagin dans *A Girl in*



every port; Dorothy Mackail, étrange sportive, sauteuse de corde nostalgique; Olive Borden, petite fleur du middle-west, avec son large chapeau de cow-girl et ses boutons dorés pour la rendre plus attrayante encore, et toute seule au milieu du désert, en proie au vil désir des hommes; la trouillarde Bebe Daniels; Sally O'Neil, barbouillée comme un pékinois; le visage chiffon et mutin de la gracile Joyce Compton; Madge Bellamy, reine de beauté, qui s'éclipse derrière la déesse fantaisie. Et puis si vous les voulez toutes, dites vous-même, après tout ce qu'il vous plaira de penser d'elles. Vous les connaissez bien. Vous les avez vues autant que moi. Aurai-je donc besoin de souligner le caractère plein d'humour de Viola Dana ou de Marie Prevost, l'ironie de Louise Fazenda, la splendeur d'Alice White et de Molly O'Day, et toutes les blondes aimables qui ont tout de même plus de talent qu'on ne voudrait le croire: Vilma Banky, Norma Shearer, Sally Long, Virginia Lee Corbin, May Allison, Ruth Taylor, Jobyna Ralston, Marion Davies, Marjorie Daw et la brune Gilda Grey.

Voici pour les flappers. L'exemple est concluant. Vous avez compris le sens de ce vocable nouveau. Si vous le voulez bien, nous verrons plus tard celles que l'on nomme encore les ingénues et que je ne voudrais point abandonner dans les marais nocturnes de l'oubli.

Jean MITRY.



« Flappers » aussi, « Flappers » for ever Louise Brooks et ses compagnes Sally Blanc et Nancy Philipps prenant le thé sur la plage. Et l'incorrigible Clara Bow dans deux scènes de « Un direct au cœur », nous prouve qu'elle aurait fort bien pu figurer chevauchant irrévérencieusement un brave quinquagénaire et... se faire censurer! Ce fut le cas d'ailleurs pour cette image irrespectueuse de « Un Coup de Veine ».





Anita Page, qui a un ruban dans les cheveux, et Bessie Love sont devenues sœurs dans *Broadway Melody*, film parlant, chantant et sonore, que réalise Harry Beaumont.

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :	ETRANGER :	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs ; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
3 mois 12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.	
6 mois 23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis,	
1 an 45 fr.		

Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e jeudi de chaque mois.

LA PUBLICITE EST REÇUE
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRA-
PHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris
SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"
ETUDES PUBLICITAIRES :
138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)